

ENTRETIEN AVEC *Amazigh* KATEB
أمزيغ, كاتب, FILS DE KATEB YACINE
par Marie VIROLLE



Amazigh Kateb en concert.

Marie Virolle — *Amazigh*, vous êtes un artiste complet, auteur-compositeur-interprète, magnifique joueur de gembri, auteur de textes vifs en français, en arabe, en anglais, et vous avez tracé votre chemin avec le groupe Gnawa Diffusion, puis en solo (dès l'album *Marchez Noir* en 2009) dans le paysage musical international, avec ce mélange qui vous est propre de musiques traditionnelles maghrébines, de punk, rock, reggae, hip-hop. Vous avez même endossé le costume de comédien pour un rôle principal dès 2015, aux côtés de Rachida Brakni dans le film *Maintenant* ils peuvent venir de Salem Brahimi, adaptation du roman éponyme d'Arezki Mellal.

Ce travail de création, intense, original, marquant mériterait à soi seul un entretien. Mais *aujourd'hui* pour la revue *A littérature-action* nous allons évoquer, si vous le voulez bien, un autre aspect. Vous êtes aussi le fils, né en 1972 à Staoueli (Alger), du plus grand écrivain algérien : Kateb Yacine. Et vous avez contribué à porter sa mémoire et à valoriser son œuvre, y compris en vous faisant co-éditeur de ses

œuvres posthumes, nous allons y revenir. Mais, tout d'abord, pouvez-vous nous raconter l'ambiance algérienne des années 70-80, celles de votre enfance et de votre adolescence, et particulièrement avec votre père ?

Amazigh Kateb — Tout d'abord, je tiens à vous remercier pour l'invitation et votre sollicitation du souvenir qui tend à disparaître, au profit d'une obsolescence de tout ce qui nous a été légué au prix du sang et des larmes. Un philosophe a dit que le passé est la mémoire de l'avenir. Il est donc probable que le présent en soit le cerveau plus ou moins amnésique. Ce présent fait que le passé est vieux et que nous serons vieux dans l'avenir. Pourtant, nous nous attachons au présent comme nous tenons à la jeunesse et à la vie. Il est aussi paradoxalement clair que l'avenir est un concept de vieux, ce sont eux qui s'en soucient le plus car ils veulent pouvoir l'habiter, les jeunes gens à l'opposé ont des projets, le plus souvent immédiats. Ils vivent au présent ce que d'autres plus âgés, au même moment, considèrent comme une retraite ou « un ancien projet d'avenir » c'est pourquoi on voit souvent un conflit de générations entre ceux qui veulent leurs droits immédiatement et ceux qui consomment paisiblement leurs derniers droits à un « avenir idéalisé » des années durant. Les jeunes gens vivent l'avenir que des vieux ont rêvé alors que les vieux subissent un présent de jeunes, irrévérencieux et tumultueux, à des années lumière de l'avenir prévu. Cette petite introduction qui peut paraître incongrue a son importance dans ce qui va suivre, quant à

mes souvenirs de cette époque, baignés des lumières et des émotions de l'enfance.

Je me rappelle que l'ambiance était faite de discussions politiques et philosophiques intenses et souvent arrosées. Il y avait des vivants et des survivants, des étudiants et des professeurs, des réfugiés politiques chiliens, argentins, uruguayens, des Palestiniens, des Irakiens, des membres de l'ANC et beaucoup de jeunes militants algériens qui se nourrissaient de leurs récits, avides de révolution. J'assistais régulièrement à d'interminables débats sur l'identité, l'engagement, l'art, la femme, les travailleurs, la religion, et j'en passe. Je me rappelle que nous lavions nos torchons et nos mouchoirs et raccommotions nos chaussettes et nos pantalons. Il n'y avait ni kleenex, ni essuie-tout. C'était une époque de résistance et de création intenses portées par l'espoir de reconstruire une Algérie nouvelle. Il y avait clairement un parfum d'indépendance fraîchement acquise. Nous n'étions pas encore dans le consumérisme même s'il commençait à se faire de plus en plus palpable. Je me souviens aussi d'une plus grande tolérance et d'une vie sociale et communautaire bienveillante. Il y avait certes une dictature féroce et répressive mais elle avait pour effet final de souder les différentes oppositions (le plus souvent clandestines) au sein d'un front de refus (parfois purement stratégique), bien plus qu'aujourd'hui.

Les problèmes au niveau du théâtre — pour ceux qui l'ignorent, mon père a dirigé une troupe de théâtre pendant plus de 10 ans — ce sont fait sentir avec l'arrivée de Chadli Benjedid, dans les années 80. Une époque où ont émergé, comme ailleurs, des prédicateurs frères musulmans. En réaction à la révolution iranienne, les Saoudiens, se sentant fragilisés

dans leur leadership, se sont mis à wahabiser tous les pays à composantes musulmane, et les premiers groupes islamistes armés (le groupe de Bouyali dans la région de Blida, entre autres, dont le chef du même nom fut abattu à Oued Rommaine en 1983, quasiment à un kilomètre de Ben Aknoun où nous habitons). C'est là qu'a commencé le tournant : l'Algérie s'est petit à petit rangée à l'ouest, tout en distillant un discours de moins en moins socialiste et de plus en plus arabo-islamique et télécommandé, feignant ainsi la fidélité à des valeurs morales, bigotes, soporifiques et faussement ancestrales, pour finir entre les crocs du FMI en 86-87. C'est d'ailleurs à ce moment là que Yacine a décidé de partir en France quelques mois au vert à Vercheny près de Die dans la Drôme pour écrire. Une leucémie l'emportera malheureusement moins de deux ans après. Cette époque de la fin des années 80 n'avait déjà plus la patine révolutionnaire des deux décennies précédentes, c'était à bien des égards le début de la descente aux enfers pour l'Algérie qui connaîtra par la suite une des périodes les plus effroyables de son histoire contemporaine.

Marie Virolle — Quelle éducation Kateb vous a-t-il donnée ? On imagine qu'il vous a transmis des « valeurs », des « messages », une attitude face à la vie... Ce n'est sans doute pas sans rapport avec le fait que vous êtes vous-même un créateur et, je dirais même, un créateur assez subversif et révolutionnaire...

Amazigh Kateb — Mon père m'a éduqué dans des valeurs de partage et de respect de l'autre. Il ne m'a jamais infantilisé mais me traitait d'égal à égal, avec une certaine autorité mais beaucoup d'écoute. Il m'a appris à ne pas être un suiveur et m'a toujours dit

d'assumer mes erreurs au lieu d'endosser celles de la masse obéissante. Il pouvait être dur mais jamais injuste. Il détestait l'ostentation et la vantardise, n'aimait pas la mode ni les marques, s'habillait le plus souvent comme un simple ouvrier, parfois comme un paysan. Il m'a souvent traité de nigaud à chaque fois que, par bêtise, je tombais dans les pièges de la consommation.

Le grand enseignement que je retiens de Yacine est celui de l'amour des gens, de l'humanité au sens plein, de l'identité ancestrale autant que de l'universalisme. Une forme d'ascétisme anarchiste, critique et autocritique, aussi poétique que turbulent, généreux, lucide, heureux et coléreux, humble avec les plus humbles mais irascible et teigneux avec les cons.

Marie Virolle — *Vous avez été très proche de votre père, et vous l'avez suivi dans l'exil en 1988. Pouvez-vous nous parler de façon plus précise du quotidien de Kateb Yacine, lui qui a si souvent été en butte au pouvoir algérien, qui était d'une certaine façon persécuté, si l'on considère l'immense valeur de son œuvre et la façon dont les autorités algériennes l'ont marginalisé. Comment lui et vous viviez-vous cela ?*

Amazigh Kateb — Le quotidien de Yacine était rituel : il se réveillait vers 5 ou 6 heures du matin, buvait un café, et partait en balade à vélo pour une bonne heure. Ensuite il me réveillait et me préparait pour l'école. Il passait en général sa matinée à des sorties de courses ou autres, ou alors il s'enfermait pour écrire, ressortait pour se balader dans la nature et revenait écrire. Il était aussi libre que discipliné. Il était son propre coach. Sur le plan matériel, c'était parfois difficile. Mon père n'a jamais accédé à la propriété, il a été locataire à vie. Je me rappelle l'avoir

accompagné, un jour, aux éditions Sindbad à Paris en 86 pour prendre une avance sur ses droits, puisque n'arrivant plus à joindre les deux bouts. Je me souviens aussi de périodes de « serrage de ceinture » où mon père me prévenait que nous allions manger plus de riz et de pâtes que d'habitude. Il ne s'est jamais plaint (en ma présence du moins) ni du manque d'argent ni de la persécution. Il avait une grande solidité d'esprit, sûrement liée à une jeunesse avortée par la guerre et les malheurs qui l'accompagnent. Il me disait qu'une poignée de riz et un oignon par jour suffisaient à survivre et même laissaient plus de temps pour vivre. Je confirme ! Lorsque j'ai trop de denrées chez moi je passe plus de temps à faire la cuisine qu'à découvrir le monde...

Marie Virolle — *Vous portez le prénom d'Amazigh, qui signifie à la fois « Homme libre » en berbère et « Berbère ». Donner un tel prénom à son enfant en 1972 en Algérie était carrément un acte politique, alors que l'on pouvait être inquiété, voire emprisonné, simplement pour avoir, par exemple, porté un tee-shirt avec un signe tiffinagh, et que la culture et la langue berbères, bien que fondement de l'Algérie et pratiquées par des millions d'Algériens, étaient réprimées et non reconnues. Comment avez-vous ressenti ce prénom ? Comment votre père vous en parlait-il ?*

Amazigh Kateb — Ce prénom et cette identité font encore l'objet de persécution et d'arrestations arbitraires. Pas plus tard que l'année dernière, il y a eu beaucoup d'arrestations pour cause de port de l'emblème Amazigh. Un jour j'ai posé la question à mon père, agacé que j'étais par les remarques des deux bords. Les arabophones s'étonnaient souvent de mon prénom lorsqu'ils ne s'en moquaient pas : « Mohamed

ou Abdallah auraient été mieux pour toi ». Quant aux berbérophones, ils étaient souvent très contents de mon prénom mais, dès qu'ils essayaient d'engager la discussion en Tamazight (je ne le parle pas), ils me reprochaient immédiatement de ne pas le parler ! Entre hammam et douche froide mon sang circulait à merveille ! Un vrai ascenseur hémotionnel... Mon père m'a répondu : « Je t'ai appelé comme ça pour que tu n'oublies jamais qui tu es ni d'où tu viens. Pour que tu aies conscience de cette blessure permanente à soigner. » Celle-là même qui empêche toute verticalité. Une blessure béante, jamais refermée, intégrée aux falaises de nos vertiges de jeunesse, vieillissante telle notre agonie collective dans la putréfaction du temps.

Marie Virolle — *Pour porter la mémoire de Kateb Yacine et valoriser son œuvre vous avez collaboré avec Zebeida Chergui à l'édition posthume de deux ouvrages de votre père aux éditions du Seuil alors que vous aviez à peine trente ans : Minuit passé de douze heures : écrits journalistiques, 1947-1989 (1999, 368 p.) et Un théâtre en trois langues (2003, 96 p.). J'imagine que ce fut un travail énorme et passionnant. Pouvez-vous nous parler de cette aventure ?*

Amazigh Kateb — C'était en effet un travail colossal mais passionnant qui m'a beaucoup appris sur mon père. Je rappelle ici que Zoubaida Chergui est ma mère. Elle était enceinte de moi lorsque Yacine écrivait *La voix des femmes* (la pièce reprise et publiée dans *Parce que c'est une femme*. Il était très important pour elle de faire ce travail de collecte et de recherche d'archives, pour en avoir été le témoin direct et privilégié, ainsi que l'un des premiers réceptacles. Une sorte de cure de jouvence, doublée d'un travail de deuil et de mémoire.

C'est à cette occasion que l'idée a germé de réunir les textes journalistiques dans la foulée et de publier *Minuit passé de 12 heures*. C'était pour moi, une réelle plongée dans l'univers de mon père, mais avant qu'il ne le devienne. Comme si vous rencontriez votre père sans être son fils. Ça donne le sourire, et plonge dans la « mémoire de l'avenir » avec un goût de nouveauté indescriptible ; une saveur du présent incomparable aux autres présents, mais aussi un présent dans son double sens d'instant et d'offrande. Découvrir tant de facettes inconnues de mon père était comme le rencontrer pour la première fois. Ce travail m'a beaucoup nourri et aidé aussi à faire mon deuil

Marie Virolle — *Comme on a dû souvent vous le dire, vous ressemblez beaucoup, physiquement, à votre père... Peut-être pourrait-on avancer que vous avez aussi hérité de son caractère rebelle ? Il nous a quittés voici trente ans. Il nous manque. Vous portez son nom, sa mémoire, sa parole parfois. L'on vous associe et vous convie aux commémorations, aux hommages. vous continuez à le faire vivre pour nous tous. Vous l'incarnez presque... N'est-ce pas parfois un peu lourd pour vous ?*

Amazigh Kateb — Je n'ai pas la prétention de l'incarner ni de le remplacer. Je suis par contre conscient de ce qu'il m'a laissé et je ne l'en remercierai jamais assez. Ce n'est pas commun ni simple d'hériter de poésie et de résistance. Ce n'est pas un legs exclusif d'un père à un fils mais bien le contraire : il s'accompagne d'une mission de transmission intrinsèque dont je m'acquiesce tant bien que mal à travers mon travail artistique et l'éducation de mes enfants. Pour vous donner une image, au lieu d'hériter d'un terrain cultivé à arroser et faire fructifier ou vendre, j'ai hérité d'un sac de graines à semer partout

où c'est possible pour que d'autres arrosent et fassent fructifier ou sèment à leur tour. Ce sac de graines n'est pas lourd mais fragile. Il faut en prendre soin et parfois le déposer en lieu sûr pour pouvoir semer à nouveau quand vient la bonne saison. En revanche, une chose est de plus en plus lourde en ce moment : c'est la dictature sanitaire et le port du masque obligatoire...

Marie Virolle — *Cher Amazigh, nous voici vers la fin de cet entretien, y aurait-il quelque chose d'important pour vous que nous aurions omis d'aborder ?*

Amazigh Kateb — Je ne le crois pas, tout en sachant qu'on ne dit jamais tout. C'est un sac de graines... vous connaissez la suite.

Marie Virolle — *Pour finir, et c'est une question quasi rituelle dans un entretien, quels sont vos projets ?*

Amazigh Kateb — Mes projets sont nombreux mais plus ou moins en suspend. Nous avons, avec mon groupe (Gnawa diffusion), entamé l'enregistrement d'un album que nous allons poursuivre dès septembre et tenter de finaliser d'ici la fin de cette triste année. Il y a aussi un certain nombre de chantiers musicaux en cours, des mélodies, des

textes, un travail entamé il y a quelques années autour de la tradition afro-cubaine, mais également quelques textes de Yacine mis en musique, qui seront plus destinés à un album en solo et à la bande son d'un documentaire réalisé par mon épouse, Taghzout Ghezali, autour du parcours de Yacine et de la résonance de son œuvre [aujourd'hui](#).

Finalement, la chose la plus déterminante, et dont dépendra tout le reste, est le grand sursaut tant attendu des peuples avant qu'il ne soit réellement trop tard. Notre présent vide le passé de son sens et l'avenir de son essence. Comment, au lieu de résister aux oppresseurs, nous enfermer en studio ? Pour produire quoi et pour qui ? Sommes-nous prêts à vieillir si vite sous prétexte que nous sommes artistes, que la culture est une forme de résistance doublée d'une hypothétique postérité ? Certainement pas ! Notre rôle d'artistes et notre mission d'humains est en 2020, plus que jamais, de faire de la résistance une culture universelle, pour que l'avenir de nos enfants ne perde pas la mémoire de l'ancêtre.